Document generated on 07/04/2025 5:07 a.m.

Histoire Québec

Quelques lumières sur le mystérieux portrait de Jeanne Mance et son auteur

Gabriel Martin

Volume 24, Number 2, 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/89035ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (print)
1923-2101 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Martin, G. (2018). Quelques lumières sur le mystérieux portrait de Jeanne Mance et son auteur. *Histoire Québec*, *24*(2), 26–29.

Tous droits réservés © Les Éditions Histoire Québec, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Quelques lumières sur le mystérieux portrait de Jeanne Mance et son auteur

par Gabriel Martin

Gabriel Martin est étudiant à la maitrise en linguistique à l'Université de Sherbrooke. Il dirige actuellement la rédaction du Petit dictionnaire des grandes Québécoises d'hier et d'aujourd'hui, *un ouvrage de référence collectif à paraitre dans moins d'un an. Les travaux entourant ce projet l'ont porté à s'intérresser à l'iconographie de Jeanne Mance.*

Depuis près d'un siècle et demi, un mystérieux portrait intrigue les férus d'histoire du Québec. Une huile censée représenter Jeanne Mance, acquise par les Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Montréal autour des années 1870, résiste à tous les efforts d'authentification menés jusqu'à aujourd'hui. Dans les années 1950, l'historienne Marie-Claire Daveluy note ainsi que « [t]outes les investigations tentées autour de ce portrait, soit au Canada, soit en France, sont demeurées vaines jusqu'ici[1]. » Une trentaine d'années plus tard, le spécialiste de l'iconographie Denis Martin abonde dans le même sens : « Aucun indice n'établit clairement l'origine du portrait [...] Quant à l'artiste, "L. Dugardin", on sait qu'il travaillait à Paris, mais il est impossible de déterminer précisément à quelle époque[2]. »

Célèbre tableau à l'huile, présumé représenter Jeanne Mance et signé « L. Dugardin ». Reproduit à de nombreuses reprises, ce portrait a notamment servi de base à un timbre émis le 18 avril 1973 par la Société canadienne des postes. (Source : Wikimedia, consulté le 10 septembre 2018)

Une visite de l'exposition sur Jeanne Mance présentement organisée par le Musée des Hospitalières[3] confirme que les recherches n'ont guère avancé depuis. Remarquant que le célèbre tableau a longtemps été présenté comme authentique malgré sa provenance nébuleuse, l'historien et journaliste Jean-François Nadeau s'interroge : « Qui donc démêlera les songes de l'histoire[4]? » La question des origines de ce portrait ne manque pas d'intérêt, d'autant plus qu'une importante part de l'iconographie mancienne s'en inspire, tant du côté des gravures et des dessins que de celui de l'art statuaire.

L'identité du peintre

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'est parvenu à découvrir clairement à qui renvoie la signature stylisée de « L. Dugardin », située sur le coin inférieur droit du fameux tableau. La clé de l'énigme se trouve pourtant sur l'artéfact lui-même. À son dos, un sceau rouge indique le lieu précis où a été réalisée l'œuvre : au 9, boulevard de Rochechouart, adresse située dans le 9e arrondissement de Paris[5]. Le boulevard Rochechouart, on le sait, a accueilli de nombreux artistes marquants du 19e et du 20e siècle. Le peintre du tableau de Jeanne Mance était donc du nombre. S'agirait-il de la portraitiste Louise Dujardin, comme le suggèrent les sites d'encans professionnels et les notices d'autorité publiées à ce jour[6]?

Une recherche dans les périodiques d'époque révèle que l'adresse figurant au dos du tableautin correspond en fait à celle de la Société de reproductions artistiques, créée en 1896 par un dénommé Louis Ernest Dugardin[7]. Voilà donc le nom complet que représente l'énigmatique signature apposée sur le portrait présumé de Jeanne Mance.

Le parcours de l'artiste

Pour le moment, on en sait peu sur Louis Dugardin, qui est pratiquement sombré dans l'oubli[8]. Les bons de commande publicitaires, qu'il publie de 1890 à 1898 dans de nombreux périodiques[9], nous permettent toutefois de retracer les grandes lignes de son parcours.

Ainsi, nous savons que, durant la dernière décennie du 19e siècle, Dugardin travaille comme peintre de photographies. En contrepartie d'une somme relativement modique, il offre alors comme service de rehausser les portraits photographiques qui lui sont postés. Sa manière de faire était simple : il découpait le contour des

photographies reçues, les collait sur des panneaux de bois, les colorisait à l'aide de peinture à l'huile, puis les renvoyait à ses clients. L'entreprise était manifestement lucrative, à en juger par le nombre de publicités qu'il publie sans interruption pendant près d'une décennie.

Les coordonnées inscrites sur les bons nous apprennent que, durant cette période, l'artiste travaille à partir d'au moins trois adresses, toutes situées à Paris : le 84, rue du Faubourg Saint-Honoré (1890 à 1892); le 66, rue Turbigo (1892 à 1896); et le 9, boulevard de Rochechouart (1894 à 1898)[10]. Ces adresses correspondent à celles des cachets d'atelier, collés ou étampés sur les œuvres signées « L. Dugardin » aujourd'hui conservées dans des collections privées.

Bien qu'il se présente comme un artiste-peintre, Dugardin s'illustre surtout pour ses activités dans le monde de la photographie couleur. En 1897 et en 1898, le bimensuel catholique *La Croisade française*, qui a des intérêts financiers dans les entreprises du photographe[11], publie de nombreux articles élogieux sur ses activités.

En 1897, les affaires de Dugardin semblent aller bon train. Le 25 janvier, son entreprise est transformée en une société anonyme, spécialisée dans la prise de photographies en couleurs et dans la retouche, à l'huile ou au fusain, de portraits préexistants[12]. Vers la fin de l'année, Dugardin ouvre d'ailleurs un studio de photographie couleur au 25, boulevard des Italiens[13]. Durant la même période, il se fait aussi connaître pour ses reproductions photographiques de tableaux de grands maitres du Louvre et du Luxembourg, tels que Rubens, Watteau et Ingres[14].

Le 20 juin 1898, l'ingénieur Maurice Lévy (1838-1910) présente quelques photographies couleur de Dugardin à ses confrères de l'Académie des sciences[15]. Accueillies positivement, elles contribuent au succès du photographe, dont la presse parle par la suite en termes avantageux[16]. *La Croisade française* saisit l'occasion pour vanter les mérites du « procédé Dugardin[17] », une technique brevetée par l'artiste, qui permet de prendre des clichés en couleurs plus facilement qu'auparavant. La rédaction affirme que « le procédé [...] a le double avantage de donner des résultats parfaits et toujours les mêmes, à des conditions très abordables comme prix de revient[18] », propos nuancés par le rédacteur de l'hebdomadaire scientifique *La Nature*, qui estime plutôt que « [q]uelques épreuves sont réellement belles; d'autres, moins réussies[19]. » Ces photographies s'attirent tout de même les faveurs d'Aimé Laussedat (1819-1907), directeur du Conservatoire des arts et métiers de Paris, qui demande à les exposer à l'occasion du centenaire de l'institution[20].

Dans les années qui suivent, Dugardin s'investit surtout dans la démocratisation de la prise de photographies couleur, qu'il cherche à mettre à la portée de

Sceau imprimé, collé au dos d'un tableau signé « L. Dugardin » et réalisé au 9, boulevard de Rochechouart, à Paris. (Source : Collection privée)

Signature de Louis Dugardin, située dans le coin inférieur droit d'un de ses tableaux. (Source : Collection privée)

tous. En plus d'offrir de convertir les appareils monochromes en appareils trichromes[21], il offre gratuitement des cours au grand public dans ses locaux du boulevard Rochechouart[22]. Photographe devenu inventeur[23], Dugardin commercialise avec ses associés le Multicolore vulgarisateur, un détective[24] qui permet de prendre des instantanés en couleurs. L'appareil est manifestement bien accueilli, puisque l'année même de sa mise en marché, en 1900, il sort médaillé de l'Exposition universelle de Paris[25].

À la suite de ces succès, Dugardin est qualifié de « premier vulgarisateur de la photographie des couleurs[26] » par un de ses contemporains, et est présenté sous un jour tout aussi positif dans quelques manuels scolaires de l'époque[27]. Par ailleurs, selon le Dr Maisonneuve[28], qui

signe l'avant-propos d'un traité rédigé par Dugardin, ce dernier a fait progresser la technique photographique d'une manière appréciable[29]. En somme, on retient donc que Dugardin s'est prévalu d'une réelle reconnaissance de son vivant, en dépit de la méconnaissance dont il fait l'objet de nos jours.

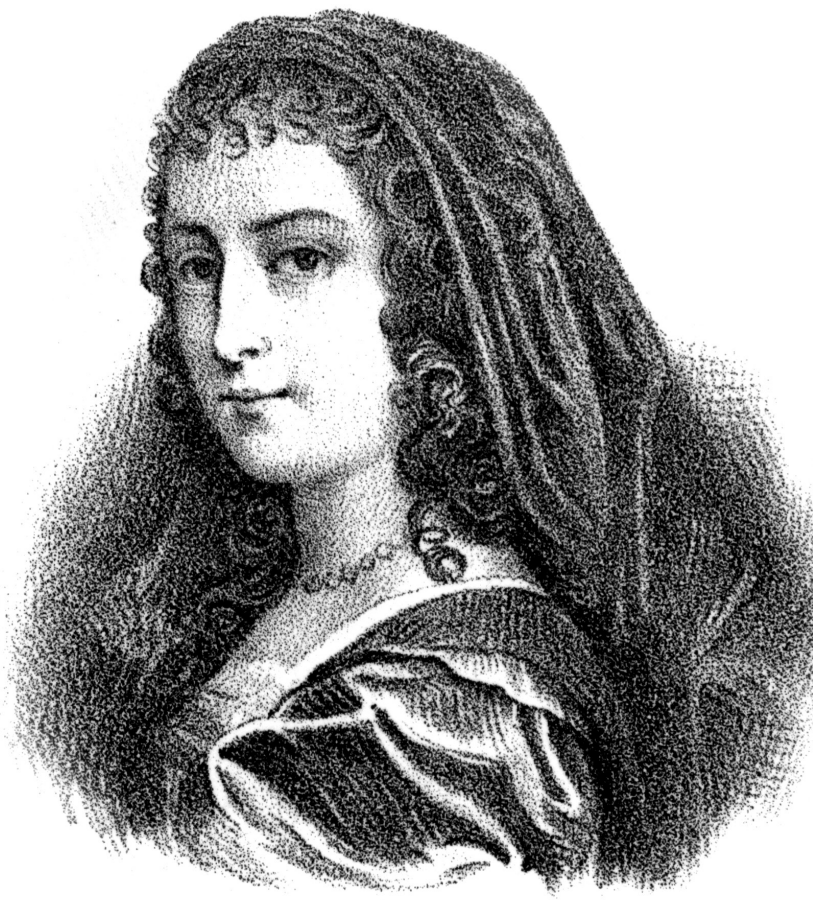
Les origines du tableau

L'identification et l'histoire de l'auteur du premier portrait connu de Jeanne Mance nous confirment hors de tout doute que le tableau date du 19e siècle, et non pas du 17e ou du 18e siècle. Cette information est précieuse.

Comme il a déjà été démontré[30], le 19e siècle nous a fourni nombre de portraits factices, qui présentaient des physionomies imaginaires ou faisaient passer des personnes réelles pour d'autres. L'étude de l'iconographie de personnages emblématiques de l'histoire nationale traditionnelle (Jacques Cartier, Madeleine de Verchères, Samuel de Champlain, Marie de l'Incarnation, Frontenac, etc.) le montre amplement. Il serait donc tout à fait plausible que le portrait que nous associons à Jeanne Mance se révèle fantaisiste, hypothèse favorisée par l'absence de toutes traces antérieures à son apparition soudaine et peu documentée au milieu du 19e siècle.

Versé dans la science photographique et dans l'art de la retouche, Dugardin se serait-il simplement basé sur la copie d'une gravure non authentifiée de Jeanne Mance? Une observation attentive des contours du célèbre portrait suggère que Louis Dugardin a procédé comme à son habitude et a peint directement sur une image préexistante, qu'il a préalablement découpée et collée sur un panneau de bois.

Un approfondissement des recherches sur les premières années du travail de cet artiste, couplé à un examen professionnel du portrait[31], permettrait probablement d'éclairer les zones d'ombre qui subsistent. Bien que nous en sachions aujourd'hui un peu plus à son sujet, le célèbre tableau de la cofondatrice de Montréal a encore quelques secrets à nous livrer.



Première gravure connue représentant Jeanne Mance, présente dans un ouvrage de 1867 du sulpicien français François Daniel (1820-1908). Ce portrait, similaire à celui du tableau, a possiblement servi de base à Dugardin. (Source : Daniel, François, *Nos gloires nationales ou Histoire des principales familles du Canada*, ouvrage enrichi de gravures, tome 1, Montréal, Eusèbe Senécal, 1867. Domaine public)

NOTES

1 Daveluy, Marie-Claire, « Bibliographie de la Société de Notre-Dame de Montréal (1639-1663), accompagnée de notes critiques et historiques (suite) », Montréal, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 8, nº 4, mars 1955, p. 602.

2 Martin, Denis, *Portraits des héros de la Nouvelle-France : images d'un culte historique*, LaSalle, Hurtubise HMH, 1988, p. 48.

3 Exposition « Jeanne Mance (1606-1673), de la France à la Nouvelle-France », présentée du 10 mai 2017 au 15 décembre 2018.

4 Nadeau, Jean-François, « La découverte de Jeanne Mance », Montréal, *Le Devoir*, vol. 108, nº 103, 10 mai 2017, p. B10.

5 Daveluy, *op. cit*.

6 Mentionnons notamment les notices de *l'Inventaire général du patrimoine culturel de France*, qui s'appuient sur les données de l'ouvrage de référence d'Emmanuel Bénézit (*Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs & graveurs de tous les temps et de tous les pays*, vol. 2, « D-K », Paris, Ernest Gründ, 1913, p. 163), pour avancer l'hypothèse erronée que la signature « L. Dugardin » pourrait être celle « de Louise Dujardin qui exposa des portraits en miniature au Salon de Paris entre 1848 et 1851 » (notice du « Portrait d'Alexis Mauflastre », consultée le 15 avril 2018; accessible en ligne au www.inventaire.culture.gouv.fr).

7 Louis Dugardin a constitué la Société des reproductions artistiques le 14 avril 1896. Cette société commerciale a été englobée dans une société anonyme, la Société nationale de la photographie des couleurs et des reproductions artistiques, le 25 janvier 1897. Un prospectus sur cette dernière a été publié comme supplément à *La Croisade française* du 15 décembre 1898.

8 Tout au plus, l'ouvrage de référence de François Boisjoly (*Répertoire des photographes parisiens du XIXe siècle*, Paris, Les Éditions de l'Amateur, 2009, p. 108) accorde une modeste entrée à Dugardin et nous apprend qu'il aurait commencé ses activités vers 1870.

9 Il est possible de repérer les publicités de Dugardin dans plus d'une vingtaine de périodiques parisiens, dont *L'Agent d'assurances*, *L'Amateur photographe*, *L'Avenir dramatique*, *La Croix*, *La Diane*, *Gazette agricole*, *Gazette anecdotique*, *Gil Blas*, *L'Intransigeant*, *Journal de la Gendarmerie de France*, *Le Journal des confiseurs-glaciers*, *Le Journal des confiseurs-pâtissiers*, *Journal des pâtissiers-cuisiniers*, *Le Journal du dimanche*, *La Lanterne de Boquillon*, *Lecture*, *Ma revue*, *Mode charme*, *Moniteur médical*, *Le Petit Français illustré*, *Revue des Deux Mondes*, *Revue illustrée*, *Science française*, *Le Temps*, *La Vie parisienne*, etc.

10 Quelques bons publiés de 1891 à 1893 comportent aussi l'adresse du 89, boulevard de Courcelles, qui ne figure toutefois sur aucun des cachets d'atelier des tableaux recensés. On notera aussi que, si l'adresse du 9, boulevard de Rochechouart n'apparait que sur les bons publiés de 1894 à 1898, l'endroit en question a probablement été occupé par Dugardin dans les années qui précèdent et suivent ce laps de quatre ans.

11 [sans auteur], « Causerie financière », Paris, *La Croisade française*, 1re année, no 6, 15 avril 1897, p. 7-8.

12 [sans auteur], « Chronique financière », Paris, *La Croisade française*, 1re année, no 11, 1er juillet 1897, p. 6.

13 Erteul, « Bilan financier », Paris, *La Croisade française*, 1re année, no 18, 15 octobre 1897, p. 5-6.

14 Des listes d'œuvres reproduites sont publiées dans de nombreux numéros de la *Croisade française* en 1898 (1er mars, p. 6; 15 mars, p. 6; 15 août, p. 6; 1er septembre, p. 8; 15 septembre, p. 7-8; 1er octobre, p. 8; 15 octobre, p. 8; 1er novembre, p. 8; 15 novembre, p. 8; 1er décembre, p. 7-8; 15 décembre, p. 7-8, supplément).

15 B[ertrand], J[oseph-Louis-François], « Mémoires et communications des membres et correspondants de l'Académie », Paris, Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'*Académie des sciences*, vol. 126, no 25, 20 juin 1898, p. 1834.

16 L'apologétique *Croisade française* indique que « [l]a grande presse de Paris, par ses organes les plus autorisés […] est unanime à consister le brillant avenir qui attend la découverte de M. Dugardin. » (Erteul, « Bulletin financier », Paris, *La Croisade française*, 2e année, no 36, 15 juillet 1898, p. 6).

17 On veillera à ne pas confondre le procédé Dugardin avec le procédé Dujardin, lequel est une forme de photogravure (ou héliogravure) développée par l'inventeur Paul Dujardin (1843-1913).

18 Erteul, « Bulletin financier », Paris, *La Croisade française*, 2e année, no 35, 1er juillet 1898, p. 6.

19 De Villedeuil, Ch[arles], « Académie des sciences », Paris, *La Nature*, 26e année, no 1308, 25 juin 1898, p. 63.

20 [sans auteur], « Informations diverses », Paris, *Le Temps*, 38e année, no 13533, 23 juin 1898, p. 3, col. 4.

21 Gautier, Émile, « La photographie des couleurs à la portée de tous », Paris, *Le Figaro*, 46e année, 3e série, no 109, 19 avril 1900, p. 2.

22 [sans auteur], « La photographie des couleurs à la portée de tous », Paris, *Le Figaro*, 46e année, 3e série, no 111, 21 avril 1900, p. 3.

23 Au tournant du siècle, Dugardin a breveté diverses innovations qu'il a apportées à la photographie couleur, les catalogues des brevets français comportant des enregistrements à son nom tels que « Perfectionnements dans les procédés de photographie des couleurs. » (27 novembre 1897, 272.585), « Photographie des couleurs » (11 août 1900, 302.943), « Dispositif pour écrans indépendants pour la photographie des trois couleurs » (27 mars 1901, 309.425).

24 Le *détective* est un type d'appareil photo portatif dont le boitier rectangulaire, destiné à accueillir des plaques photosensibles, rappelait la forme des appareils initialement utilisés par les agents de la police anglaise. L'emploi de ce type d'appareil s'est répandu en France à la fin des années 1880.

25 [sans auteur], « Parler aux Yeux », Paris, *Photo-Gazette*, 10e année, no 11, 25 septembre 1900, p. xxvii.

26 R., B., « Chronique scientifique : la photographie des couleurs », Paris, *La Nouvelle Revue*, 22e année, nouvelle série, tome 10, 1er mai 1901, p. 157.

27 D[urant], T[héophile], Notions de sciences physiques et naturelles, 1re partie, « Physique et chimie : notation atomique avec plus de 300 gravures intercalées dans le texte », 11e édition revue et augmentée, Lyon, Emmanuel Vitte, 1900, p. 264-265 et Juranville, Clarisse et Pauline Berger, Le bagage scientifique de la jeune fille : lectures nouvelles, 3e édition, Paris, Librairie Larousse, 1910, p. 362-364.

28 Le Dr Paul Maisonneuve (1849-1927) était professeur de sciences naturelles à la Faculté des sciences d'Angers.

29 Maisonneuve, P[aul] dans Dugardin, L[ouis], *Traité pratique de la photographie des couleurs*, 5e édition revue et corrigée, [1899], Paris, Société internationale de la photographie des couleurs, p. viii. Une variante de ce texte a été publiée dans Maisonneuve, P[aul], « La photographie des couleurs », Paris, Mode et beauté, 2e année, no 2, février 1902, p. 12.

30 Voir notamment Martin, Denis, *op. cit*.

31 Par ailleurs, une analyse radiologique du portrait peint par Dugardin, comparable à celle effectuée en 1963 sur le célèbre portrait représentant Marguerite Bourgeoys (voir Gagnon, François-Marc et Nicole Cloutier, *Premiers peintres de la Nouvelle-France*, tome 1, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1976, p. 140-142), pourrait très probablement nous offrir des informations précieuses.